

Revue de presse

DANSE «DELHI»

de Ivan Viripaev

mise en scène Gaëlle Hermant





Danse « Delhi », pièce en sept pièces de Ivan Viripaev, traduction de Tania Moguilevskaia et Gilles Morel (Les Solitaires intempestifs), mise en scène de Gaëlle Hermant.



Crédit photo : Simon Gosselin

Danse « Delhi », pièce en sept pièces de *Ivan Viripaev*, traduction de Tania Moguilevskaia et Gilles Morel (Les Solitaires intempestifs), mise en scène de *Gaëlle Hermant*.

Dans un salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier, six personnages vont et viennent, se rencontrent sur quelques chaises rudimentaires : une infirmière, Andreï, sa femme Olga, sa maîtresse Catherine, la mère de celle-ci et une amie plus âgée. Ils s'interpellent, se heurtent, se rejoignent, s'interrogent, liés entre eux par des relations de proximité - parenté, amitié et amour.

Danse « Delhi » est un texte contemporain d'Ivan Viripaev d'où fusent paroles et sous-entendus, un jeu verbal de cache-cache diabolique d'une séquence à l'autre qui tient le spectateur en alerte.

Ruptures et rapprochements, postures d'indifférence ou bien de pleurs retenus, précipitation et empressements, la vie s'accélère et s'enfièvre jusqu'à l'acmé de tensions incontrôlables qui mènent vers une catastrophe attendue - la mort dont autour on se relève bon an mal an.

Sur le plateau de scène, une musicienne, installée sur une estrade en hauteur et derrière une vitre de verre poli, organise cette belle cacophonie dramatique et ce tumulte tant intérieur qu'extérieur : libre et enjouée, Viviane Hélyary, créatrice musicale, joue de ses instruments de vague à l'âme.

La musique advient avant la représentation, quand la pièce n°1 s'arrête pour laisser place à la suivante, sept en tout : *Chaque mouvement, A l'intérieur de la danse, Ressenti par toi, Avec calme et attention, Et à l'intérieur et à l'extérieur, Et au début et à la fin, Au fond et à la surface du sommeil*. On compte autant de variations sur la répétition du même thème macabre - la mort à venir -, tous expérimentant la mort de près, mourant eux-mêmes ou éprouvant celle d'un proche.

Chaque lever de rideau annonce la fin de l'un d'eux et chaque scène se referme sur l'acte de décès, déclenchant les réactions, plus ou moins attendues, à la souffrance - douleur, amour, mort, culpabilité. Un discours entêtant, une ritournelle, dont les refrains se décalent et se déboîtent, ordonnant une polyphonie, à chaque fois réajustée et remboîtée dans des tonalités nouvelles.

Une manière de saisir les miroirs d'un kaléidoscope pour saisir toutes les faces d'une situation qui délivre une kyrielle sentiments instinctifs à travers des états d'âme changeants et volatiles.

Dans les sept pièces, les personnages prennent tour à tour la place du mort et échangent les mêmes paroles, approximativement. La scénographie de Margot Clavières, sous les lumières de Benoît Laurent, impose aux interprètes des mouvements plus ou moins libres et dégagés dans un espace relativement restreint et clos - panique, fragilité et détresse à la fois physiques et morales.

Salle d'attente anonyme avec des parois translucides qui laissent deviner les allées et venues des personnages hors-scène, le personnel médical en pourparlers pros ou en pause festive. La sensation de fin et la compassion d'un côté, et de l'autre, l'immense cumul de tâches quotidiennes.

Comment l'intimité des vies peut-elle à ce point voisiner avec l'activité effervescente des jours ?

La sensible Manon Clavel qui joue Katia revêt toutes les nuances expressives d'une jeune femme décidée, à l'annonce de la mort de sa mère - elle dit ne rien éprouver, s'auto-analyse avec recul et clairvoyance, d'autant que les relations maternelles n'étaient pas au meilleur de leur forme.

Sa mère reproche à sa fille une danse créée spontanément, alors qu'elle se trouvait sur un marché à Delhi, au milieu de la misère et de la pauvreté extrême étalée - mendicité déployée sous un soleil cru. La danseuse a su trouver l'expression ultime de la douleur en la changeant en beauté.

Une danse envoûtante que la critique de danse et amie, présente près de la fille, ne peut décrire.

La mère de Katia - jolie malice aigre-douce de Christine Brücher - n'aime décidément pas cette danse : comment peut-on faire de la misère un spectacle ? En échange, Andrei - Jules Garreau vif, impliqué et engagé sur la scène, larmes et colère - est subjugué par cette gestuelle sensuelle et libre. Il aime Katia, si ce n'est qu'il est marié à Olga et père de deux enfants, un gros inconvénient pour la mère, à peine moins pour l'amie jouée avec précision et charme élégant par Laurence Roy.

Evoquant la danse de Katia à Olga, l'épouse d'Andrei qu'incarne Marie Kauffmann, a ces mots :

« En laissant entrer la douleur à l'intérieur de son cœur, elle a transformé la douleur en scintillement de beauté et de paix. Elle a réduit la quantité de douleur sur notre planète. Elle n'a pas multiplié la douleur comme le font tant d'autres, n'en a pas parlé, ne l'a pas augmentée, n'a pas lutté contre, mais au contraire, elle a placé la douleur des autres au centre de son cœur et à cet endroit elle a dilué cette douleur dans le sentiment de sa compassion infinie. Voilà, voilà, je viens de vous raconter la danse « Delhi ». » Un moment de réconfort pour la femme explorée qui pleure son époux défunt.

Tous se retrouvent dans la salle d'attente, démêlant leurs problèmes, quand régulièrement s'insinue dans l'espace d'attente l'infirmière, plutôt discrète qui se montre peu à peu et de plus en plus intéressée. Kyra Krasniansky est souriante et délicate mais aussi calculatrice, elle peut se faire éloquente et plutôt insinuante, prête à des petits arrangements pour obtenir plus de gains.

Un spectacle pétillant qui, paradoxe, tourne autour de la mort et n'en signe pas moins la fureur de vivre, à travers un rythme scénique enlevé et de beaux comédiens de talent au jeu précis et intuitif.

La metteuse en scène Gaëlle Hermant a su traduire la langue tonique et amusée d'Ivan Viripaev.

Véronique Hotte

Du 16 au 22 octobre 2021 au **TGP - Centre dramatique national de Saint-Denis**. Du 18 au 20 janvier 2022 à **La Criée - Théâtre national de Marseille**. Les 28 et 29 janvier au **Théâtre Eurydice, ESAT, Plaisir**. Les 14 et 15 juin, **Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale**.

Théâtre du blog

Danse «Delhi » pièce en sept pièces d'Ivan Viripaev, traduction de Tania Moguilevskaia et Gilles Morel, création musicale de Viviane Hélyary, mise en scène de Gaëlle Hermant

Posté dans 20 octobre, 2021 dans actualites.

Danse «Delhi » pièce en sept pièces d'Ivan Viripaev, traduction de Tania Moguilevskaia et Gilles Morel, création musicale de Viviane Hélyary, mise en scène de de Gaëlle Hermant



© Simon Gosselin (Catherine et la vieille dame)

La pièce, qui avait été mise en scène par Galin Stoev au Théâtre de la Colline il y a dix ans, est toujours aussi forte. Cela se passe- (chapeau au passage à Margot Clavières, la scénographe) dans la sinistre petite salle d'attente d'un hôpital avec quelques sièges en série séparés d'un couloir par une cloison en plastique ondulé orange... Que nous avons tous connu à un moment ou un autre de notre vie... Le minimum pour attendre, encore attendre et en général du pas gai du tout. Ici, vont se rencontrer une infirmière, Andreï, un homme encore jeune avec un peu de ventre, sa femme Olga, la belle et jeune Catherine, amoureuse folle de lui qui a de curieux rapports avec sa mère, et une femme déjà âgée d'une rare élégance. Un microcosme où il n'y a qu'un seul homme... Et on devine aussi derrière une cloison une violoniste et musicienne qui reliera les sept moments-variations où ces personnages vont tour à tour se haïr mais aussi parfois se rejoindre, voire se rapprocher.

Ces variations sont comme autant de petites pièces juxtaposées où ils vont revivre une même histoire mais avec, à chaque fois, de nouveaux indices sur leur souffrance intérieure, leur sentiment d'être coupable ou leur cynisme, et l'an

goisse de la mort d'un proche qui plane inexorablement. Et à chaque nouvel épisode, le décès, de l'un d'entre eux. La belle et jeune infirmière-ordonnatrice de la Mort en blouse blanche immaculée- apparaît à chaque fois, pour consoler et surtout faire signer par un proche du défunt les indispensables papiers administratifs.

Il y a parfois des situations de boulevard mais l'auteur sait très bien imposer une distance et même parfois un certain humour. Très bien dirigés par Gaëlle Hermant, Christine Brücher, Jules Garreau, Marie Kauffmann, Kyra Krasniansky et Laurence Roy sont là, tous avec un jeu impeccable, bouleversants de vérité pour dire cette litanie de la mort imaginée avec élégance par Ivan Viripaev. Mention spéciale à Manon Clavel: comment résister à l'émotion quand elle incarne cette jeune Catherine, ancienne danseuse qui, raconte comment sur un marché en Inde, elle a découvert la misère. Et comment elle s'est brûlé la poitrine avec un morceau de fer chauffé pour être au plus près de ces gens. Comment elle a imaginé une chorégraphie, Danse Delhi admirée par tout le monde. A deux mètres de nous, elle est aussi là, à pleurer un amour qui, au début, n'est pas réciproque...

La pièce pourrait avoir quelque chose de répétitif mais non, le dramaturge russe a un incomparable savoir-faire pour entrelacer à chaque fois de nouveaux éléments dans un texte apparemment identique ou presque... Avec une écriture brillantissime. Et comme la mise en scène de Gaëlle Hermant est impeccable, malgré un contexte douloureux, le public ne s'y est pas trompé et a longuement applaudi. Si vous le pouvez, allez à Saint-Denis, vous ne le regretterez pas... C'est sans doute un des meilleurs spectacles d'une rentrée pas très enthousiasmante...

Philippe du Vignal

Jusqu'au 22 octobre, Théâtre Gérard Philipe, boulevard Jules Guesde, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis).

Le spectacle sera en tournée à partir de janvier, à Marseille, Plaisir et Saint-Quentin-en-Yvelines.

Les textes d'Ivan Viripaev sont publiés aux Solitaires Intempestifs.

DANSE «DELHI» (CRITIQUE)



DANSE «DELHI»

de Ivan VIRIPAEV

Adaptation : Tania MOGUILEVSKAIA et Gilles MOREL

Mise en scène : Gaëlle HERMANT

Dramaturgie : Olivia BARRON

Lumières et régie générale : Benoît LAURENT

Création musicale : Viviane HELARY

Scénographie : Margot CLAVIERES

Son : Léo ROSSI-ROTH

Costumes : Néo QUILICHINI

Avec : Christine BRUCHER, Manon CLAVEL, Jules GARREAU, Marie KAUFFMANN, Kyra KRASNIANSKY en alternance avec Lina ALSAYED, Laurence ROY et la musicienne Viviane HELARY

Du 16 au 22 octobre 2021 au [Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis](#)

Du 18 au 20 janvier 2022 à [La Criée - Théâtre National de Marseille](#)

Les 28 et 29 janvier 2022 au [Théâtre Eurydice, ESAT, Plaisir](#)

Les 14 et 15 juin 2022 au [Théâtre de Saint-Quentin en Yvelines, scène nationale](#)

On est d'abord décontenancé par le fait que, comme son titre ne l'indique pas, il ne s'agit pas d'un spectacle de danse mais d'une pièce de théâtre. Ou plutôt de sept pièces de théâtre. La particularité : si chacune des pièces est différente, elles ont des points communs : certaines répliques, un personnage dont on annonce la mort mais surtout une danse qu'on ne verra jamais. Une danse qu'on se cesse d'imaginer. L'imagination prend le dessus si bien qu'on devient chorégraphe d'une danse en constante évolution, une danse dont on affine les pas au fur et à mesure que chaque histoire parallèle la décrit.

Les intermèdes sont portés par une mise en musique enivrante et une lumière comme holographique. La lumière tiens d'ailleurs une place considérable dans cette histoire de l'amour, de la mort et de leurs méandres. Le sujet dérange et pousse à une exploration au plus profond de l'intime.

L'ensemble scénographique et le texte font qu'on en arrive à être plaisamment étourdi.

Incroyablement, judicieusement déstabilisant et également hypnotisant !

L'HISTOIRE

Dans un salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier, six personnages défilent et se rencontrent : une infirmière, Andreï, sa femme Olga, sa maîtresse Catherine, la mère de cette dernière et une femme âgée. Les êtres s'interpellent, se heurtent, se rejoignent, s'interrogent.

Ils vont et viennent de rupture en rapprochement, de froide indifférence en fulgurantes émotions, dans un monde qui va trop vite, une société saturée d'informations et en tension permanente. Sur scène, le tumulte est orchestré par une musicienne - le septième personnage. Ce sont sept variations comme autant de petites pièces dans la pièce, sept variations d'un même récit qui se déroule petit à petit, au goutte-à-goutte, dévoilant les personnages et leurs états d'âme. Chaque lever de rideau annonce la mort de l'un d'entre eux et chaque scène se referme sur la signature de l'acte de décès, les poussant à réagir à la souffrance, la douleur, l'amour, la mort, la culpabilité. Sur un même discours égrainé comme une ritournelle, les couplets se répètent, se décalent et apportent une tonalité singulière, élargissant la polyphonie, laissant entrer un autre instrument dans la danse à chaque nouvelle scène. C'est dans cette partition de théâtre musical que la metteuse en scène Gaëlle Hermant dessine, en éclats de couleurs derrière du verre dépoli, une scénographie dans laquelle la langue d'Ivan Viripaev s'emboîte comme des poupées russes. S'enchevêtrent mélodrame et comédie, cynisme et empathie, réel et illusion. La compagnie DET KAIZEN donne à voir et à entendre une chorégraphie de mots et de vies gravées dans le mouvement des corps, cette Danse « Delhi » qui traverse en filigrane toute la pièce, qui déplace, dérange, bouleverse et transfigure.»

Ensuite, vient une longue séquence d'acceptation. D'acceptation universelle et de la douleur, et de l'horreur, et de la tragédie. Ensuite, vient la partie essentielle de la danse : la beauté. » Ivan Viripaev, Danse « Delhi »

Aurélien.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Gaëlle Hermant, une metteuse en scène vive et déterminée

publié le 18 octobre 2021

Au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, jusqu'au 22 octobre 2021, Gaëlle Hermant présente *Danse Delhi* d'Ivan Viripaev. Avec délicatesse et fraîcheur, elle s'empare de l'univers surréaliste de l'auteur russe et signe un spectacle qui questionne le rapport aux autres, à la maladie, à la mort. Rencontre.



Quel est votre premier souvenir d'art vivant ?

La première fois où je suis entrée en scène à 6 ans pour jouer « *À vous dirais-je maman* » au violon. C'était au Théâtre de Villepreux dans les Yvelines (qui a malheureusement fermé depuis). Je me souviens du silence qu'il y avait avant de commencer... Découvrir un public tendu vers une même chose, la force de cette écoute commune, qui me bouleverse toujours autant. Le théâtre de Villepreux était à l'époque très vivant. Tout le monde se croisait et j'ai eu la chance de pouvoir commencer le théâtre et la musique là-bas sur un vrai plateau, c'était des moments magiques !

Quel a été le déclencheur qui vous a donné envie d'embrasser une carrière dans le secteur de l'art vivant ?

J'ai cru pendant longtemps qu'on ne pouvait pas vivre du Théâtre et qu'il fallait avoir « *un métier à côté de ce loisir* ». Et pendant ma Terminale S, je n'avais aucune envie de poursuivre des études dites « normales ».

L'idée de faire quelque chose qui faisait peur à ma famille de médecins et après mes deux grands frères qui avaient fait des études d'ingénieurs, m'a excité. Je me suis dit, imagine si ça te plaît vraiment et que tu fais de ta passion ton métier, qu'est ce que tu y perds ? Allez si je suis prise à l'école Claude Mathieu, ce sera un signe. Et j'ai été prise.

Qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être metteuse en scène ?

À l'école, j'adorais faire répéter les autres. C'est là que j'ai commencé à me former en tant que metteuse en scène à la direction d'acteurs, sans le savoir. Puis j'ai monté, lors de la dernière année, mon premier spectacle et j'ai adoré ça !

Je me suis rendue compte que mettre en scène me rendait active en tant qu'être humain et que cela me permettait de questionner le monde qui m'entoure... J'adore la complexité de l'être humain. Et le théâtre me permet d'explorer les relations humaines et cette intimité entre les êtres pour essayer de mieux les comprendre. J'aime cette sensation d'une recherche infinie, au cœur de tout et de me sentir bousculée en permanence.

Le premier spectacle auquel vous avez participé et quel souvenir en reprenez-vous ?

Je me souviens d'avoir monté au collège un opéra autour de la figure de Faust, on chantait, dansait et jouait. Il y avait de tous les âges du collège, nous étions très nombreux. Quelle puissance de la troupe et de la représentation !

Votre plus grand coup de cœur scénique - une pièce, une équipe, une personne, plusieurs personnes ?



Il y en a tellement... Dernièrement [Grande](#) - de [Vimala Pons](#) et Tsirihaka Harrivel - Ils sont époustouflants ! Je suis allée les voir 4 fois.

La première fois que j'ai vu le TG Stan aussi ! Et évidemment tous les spectacles de Peter Brook !

Quelles sont vos plus belles rencontres ?

[Jean Bellorini](#) qui a été mon professeur à l'école et m'a toujours suivi et soutenu.

Tout comme [Macha Makeïeff](#) que j'accompagne depuis plusieurs créations. Ça fait un bien fou d'avoir une femme comme référente dans notre métier. Christian Benedetti qui m'a énormément appris sur la dramaturgie d'un texte, comment lire ce qui est écrit et le comprendre.

Dans mon équipe bien sûr : Viviane Héлары, la musicienne avec qui nous nous suivons depuis mon premier spectacle, tout comme le comédien Jules Garreau. Ils sont mes deux piliers artistiques.

En quoi votre métier est essentiel à votre équilibre ?

C'est mon équilibre. Je ne conçois pas ma vie sans l'art. J'aime plus que tout être en création et ne faire que ça. Et en même temps, j'adore quand ça s'arrête. J'adore ce rythme où nous pouvons être accaparés corps et âmes pendant plusieurs mois puis plus rien. Le passage du tout au rien est souvent difficile au début, mais c'est là que nous avons le temps et la chance de pouvoir nous rouvrir au monde. Et rêver à comment le représenter.

Qu'est-ce qui vous inspire ?

La mer. La montagne. Les perspectives. Quand on peut voir au loin. J'aime pouvoir voir loin, cela m'apaise et j'ai l'impression de faire partie d'un tout dans lequel j'ai envie de raconter des choses.

La musique aussi plus que tout. Dès que je me perds, je m'enferme avec mon casque sur les oreilles, je joue de la musique et j'arrive à mettre de l'ordre dans mes idées et dans mes émotions.

De quel ordre est votre rapport à la scène ?

Je crois de plus en plus que j'aime le plateau, cet endroit incroyable du direct, parce que ça ne ment pas. C'est là que nous avons les réponses sur ce qui fonctionne ou pas et en même temps c'est au plateau que la réalité se transcende. J'aime cet endroit entre rêves et réalités. Mon rapport est prioritairement sensitif et instinctif, au texte, à la lumière et au son.

À quel endroit de votre chair, de votre corps, situez-vous votre désir de faire votre métier ?

Je crois que ce qui me caractérise, c'est que je suis assez entière. Donc j'aurais un peu tendance à répondre TOUT mon corps, sinon rien. Si je ne m'engage pas à 1000 % sur un texte, un projet ou une envie, c'est que ce n'est pas ça et qu'il faut continuer de chercher.



Avec quels autres artistes aimeriez-vous travailler ? Plein de comédiennes et comédiens évidemment !

Mais ce serait impossible d'en faire la liste ici, surtout si je venais à en oublier un ou une, ce serait trop dur ! Aujourd'hui, je rêve à mon prochain spectacle et j'aimerais travailler avec une autrice ou un auteur contemporain à la co-écriture de ce projet. Après, je rêverais de travailler avec Yom ou le groupe Ez3kiel, rencontrer le cinéaste Roy Anderson et Ken Loach. Dernièrement, j'ai vu un spectacle d'Alexander Zeldin, j'ai beaucoup aimé aussi son travail, très juste et très sensible !

À quel projet fou aimeriez-vous participer ?

Monter un spectacle avec une équipe à l'international dans plusieurs langues ! Et énormément de comédiens au plateau ! J'en ai un peu marre de penser en terme budgétaire le nombre au plateau... C'est tellement puissant les grandes troupes ! Et je suis aussi en train d'écrire mon premier film, projet fou, mais que c'est excitant !

Si votre vie était une œuvre, quelle serait-elle ?

Atom Heart Mother de Pink Floyd.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Danse Delhi d'Ivan Virapaev

Résidence au TGP en novembre 2020

Création du 16 au 22 octobre 2021

59, boulevard Jules-Guesde

93 207 Saint-Denis Cedex

Durée 1h45 environ

Mise en scène de Gaëlle Hermant - Cie Det Kaizen

avec Christine Brücher, Manon Clavel, Jules Garreau, Kyra Krasniansky en alternance avec Lina Alsayed, Louise Rebillaud, Laurence Roy

et la musicienne Viviane Héлары

Traduction de Tania Moguilevskaïa et Gilles Morel

Dramaturgie d'Olivia Barron

Scénographie de Margot Clavières

Lumière et régie générale de Benoît Laurent

Son de Léo Rossi-Roth

Costumes de Noé Quilichini

Le texte est publié aux Éditions [Les Solitaires Intempestifs](#).

Crédit photos @ DR et @ Simon Gosselin

Toute La Culture.

Spectacles > Théâtre > Danse « Delhi » de Ivan Viripaev, mise en scène tout en intensité par Gaëlle Hermant

THÉÂTRE



Danse « Delhi » de Ivan Viripaev, mise en scène tout en intensité par Gaëlle Hermant

17 OCTOBRE 2021 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

Gaëlle Hermant présente au TGP, après des retards dus à la crise sanitaire, sa mise en scène de la pièce de Ivan Viripaev : Danse « Delhi ». Elle brille dans la restitution de la construction dramaturgique d'un texte sur la peur de la mort, de la douleur et de la vie.

La pièce sombre du russe est peu montée. On se souvient, en 2011, de l'excellente partition de Galin Stoev, à la Colline. La pièce est composée de sept brèves anecdotes autour du même thème et de ses variations. Dans la salle d'attente d'un hôpital, six personnages perdent un proche et se découvrent une difficulté à dire et à souffrir la perte. La pièce puzzle distribue et recombine les rôles. L'histoire se relance à chaque annonce d'une mort. Chez Viripaev, le genre théâtral est mouvant, l'identité des personnages y est plurielle. Et l'on retrouve ce qui fait Tchekhov ou Gogol : l'interpellation par les personnages d'un dieu toujours rassurant et d'une administration procédurale mais indispensable.

Un hors champ total

Gaëlle Hermant n'a pas à rougir de la comparaison avec Galin Stoev. Elle nous invite dans la salle d'attente déshumanisée d'un hôpital russe. Le mobilier est banal, connu, froid. Cette salle d'attente, endroit de passages, non lieu par excellence est rejoint par un labyrinthe de cloisons opaques. Derrière ce dédale de couloirs, on imagine le hors champ, celui des chambres de malades et des couloirs où l'on souffre, où l'on meurt. Prise au piège dans ce méandre de panneaux, une musicienne (précieuse et talentueuse **Viviane Hélyary**) scande les actes. Tout concourt à nous placer au centre d'une intrigue sans lieu, d'un vertige de hors champ total .

Dans ce non lieu, six personnages défilent et se rencontrent. Il y a l'infirmière incarnée par **Kyra Krasniansky** ; la comédienne y est surprenante, elle figure autant l'ange de la mort, l'administration froide que la petite boutiquière mafieuse d'un marché noir de l'information médicale. **Jules Garreau** défend le personnage du mari Andrei ; il est épatant de sensibilité. **Marie Kauffman** parvient à faire vivre la femme de Andrei, Olga, mélancolique, autant suicidaire qu'habitée par une envie de vivre. **Manon Clavel** propose une partition criante de réalisme dans le rôle de la maîtresse Catherine, tandis que **Christine Bucher** et **Laurence Roy**, deux immenses actrices, finissent de construire un récit dense, complexe, parfois drôle.

Une analogie édifiante

Les six êtres s'interpellent, se heurtent, se rejoignent, s'interrogent. Catherine, ex-danseuse de ballet, s'est rendue en Inde, où, sur un marché, elle dit avoir découvert toute la misère du monde. Elle s'est alors brûlé la poitrine avec un morceau de fer chauffé à blanc pour partager cette douleur. À partir de cette situation, elle a créé une danse, Danse Delhi, dont tout le monde parle comme d'un moment de grâce. L'histoire indienne sert d'analogie à nos vies. À partir de cette anecdote véridique ou pas, la pièce traite de notre rapport à la douleur, à la mort des êtres qui nous sont chers, à notre propre mort et enfin à l'apaisante sublimation dans l'art. L'intelligence de Gaëlle Hermant aura été de planter dans un décor irréel une intrigue si réelle, et de raconter cette danse Delhi fantasmatique à des êtres si proches de nous. La pièce n'ennuie jamais, elle édifie toujours.

Optimiste en ces temps de manifeste woke, de confrontations narcissiques et autres symptômes identitaires, la pièce souffle une fraîcheur et revient à l'essentiel. Nous sommes tous mortels, aussi débarrassons-nous de nos sentiments de culpabilité, lâchons prise et dansons maintenant.



Danse « Delhi »

création



Copier le li

de **Ivan Viripaev**

MISE EN SCÈNE **Gaëlle Hermant**



16 → 22
oct 2021

Regarder sur **YouTube**

Danse « Delhi »

Pièce en sept pièces de Ivan Viripaev

Mise en scène Gaëlle Hermant

Théâtre Gérard Philipe

59, boulevard Jules-Guesde

93 207 Saint-Denis Cedex

16 oct - 22 oct. 2021

Durée : 2h

[lien de réservation](#)

Crédit Photo ©Simon-Gosselin

Les Inrockuptibles

Danse « Delhi », un ballet pour sublimer la douleur

Publié le 7 avril 2021



© Simon Gosselin

Urgence d'en rire

Avec le culot d'oser une telle mise en scène par temps de pandémie, Gaëlle Hermant investit l'humour cruel d'Ivan Viripaev et nous donne rendez-vous à l'hôpital pour une drôle de danse avec la mort.

Dans Archives du Nord, Marguerite Yourcenar use de la formulation désuète "Siva" pour désigner Shiva, l'une des principales déités de l'hindouisme, dont la danse est associée à la création et la destruction de l'univers. "A certaines époques, Siva danse sur le monde, abolissant les formes. Ce qui danse aujourd'hui sur le monde est la sottise, la violence, et l'avidité de l'homme."

Faisant écho au constat de l'écrivaine, le dramaturge russe Ivan Viripaev réunit les deux propositions en une pour inventer la légende urbaine d'une chorégraphie de la consolation, leitmotiv de sa pièce Danse "Delhi"... soit l'invention d'un solo mythique, inspiré à l'une des protagonistes, danseuse du Ballet de l'Opéra, au retour d'un voyage en Inde suite à sa confrontation avec une humanité vivant dans une souffrance et une misère des plus extrêmes.

Sept courtes pièces, comme autant de variations

La performance fascine et obsède quiconque la découvre et fait dire à l'un de ses personnages : "Elle a commencé à transformer cette douleur en une danse sublime et à libérer toute cette douleur. Elle a créé une danse sublime et enchanteresse nommée 'Delhi'."

On a tous·tes vécu cette heure de vérité passée à se ronger les sangs dans la salle d'attente des urgences avant de savoir ce qu'il en est de l'avenir d'un être cher. Considérant ce lieu comme la frontière d'un passage vers l'au-delà, Ivan Viripaev pousse la cruauté jusqu'à composer une ronde macabre prétexte à

mettre à l'épreuve chacun de ses personnages.

Danse "Delhi" se divise en sept courtes pièces, comme autant de variations sur la manière de réagir à l'annonce de la mort d'un proche. Baume au cœur réputé infaillible, le rappel des effets cathartiques de la fameuse danse devient le motif d'un running gag qui infuse d'une ironie glaçante chacune de ces pièces.

Une gêne maintenue avec finesse

Les parois translucides des bureaux du personnel hospitalier s'éclairent des lumières aux couleurs changeantes d'une boîte de nuit et un ballet de chaises et de plantes vertes suffit à renouveler le décor.

Partagé·es entre le réalisme d'une situation dramatique qui impose la retenue et la mécanique d'une farce montant en puissance d'acte en acte, les spectateur·trices ne savent plus s'il faut rire ou pleurer.

Osant monter Danse "Delhi" en temps de pandémie, Gaëlle Hermant maintient cette gêne avec finesse en dirigeant ses acteur·trices comme une troupe d'équilibristes avançant sur le fil d'une incorrection purement jouissive. S'amuser du spectacle nous plonge dans un malaise bienvenu, en brisant le carcan moral d'une époque où le choix de se moquer de la mort relève presque de l'interdit.

Danse "Delhi" d'Ivan Viripaev, mise en scène Gaëlle Hermant, avec Christine Brücher, Manon Clavel, Jules Garreau, Lina Alsayed...La Criée-Théâtre national de Marseille et en tournée - dates à préciser

Patrick Sourd

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Publié en novembre 2020 / N°142

SCÈNE



© clapeau/guillaume

Rituel

Gaëlle Hermant met en scène *Danse DeMà* dans laquelle Ivan Viripacov questionne avec humour et lucidité nos réactions face à la mort. Par Margot BERTIN

Danse DeMà est une pièce « en sept pièces », précise Ivan Viripacov, en ce qu'elle est une partition dont il indique les mouvements. Sept variations sur un même thème (la mort pour six personnages dans le même espace, la salle d'attente d'un hôpital de quartier). La metteuse en scène Gaëlle Hermant est familière de cette atmosphère, elle vient d'une famille de médecins. Elle nous la raconte autour d'un café, alors que commencent les répétitions du spectacle. Depuis toujours elle est frappée par des points communs entre médecine et théâtre : l'attention portée à l'autre, l'importance capitale de l'écoute. Des thématiques centrales dans cette pièce à Péculier simple et accessible. Mais ce qui l'a séduite par-dessus tout dans *Danse DeMà* c'est la façon dont Ivan Viripacov tempère de la mort pour célébrer la vie notamment grâce au comique de répétition généré par ces variations. Et, aussi bien sûr, grâce à cette fameuse « Danse DeMà » que pratique le personnage central de la pièce, Catherine. Cette danse qu'elle a découverte dans un marché populaire indien lui aurait permis de ressentir douleur, joie et compassion inouïes. Chaque personnage a connaissance de cette danse dont on ne cesse de parler, sans jamais la voir ni l'entendre. Elle permet de poser des questions existentielles : comment réagissons-nous face à la mort, à la culpabilité ? Pourquoi la communication n'est-elle pas toujours fluide ? Comment réagissons-

nous face à la douleur ? Sommes-nous en mesure d'y être sensible dans un monde où le déversement d'informations saturer nos esprits ?

Ivan Viripacov vient du théâtre documentaire et a réalisé un film à partir de *Danse DeMà*. Un film que Gaëlle Hermant a décidé de mettre à distance, pour construire son propre chemin. En revanche, elle prête une grande attention à la partition musicale du texte et aux indications fournies par l'auteur. Comme Viripacov qui affirme écrire en travaillant surtout sur le rythme. « Il faut lire mes textes comme si la poésie (...), dit-il. Je me répète à moi-même que je suis en train d'écrire non pas un texte, mais une partition musicale ». Pour écrire sa partition, Gaëlle Hermant fait appel à la compositrice et multi-instrumentiste Violaine Hélaty, qui pratique le violon électro-acoustique, avec laquelle elle avait déjà travaillé pour son adaptation du *Jour et nuit* d'Anton Tchekhov en 2014. Un apport fondamental pour la metteur en scène selon laquelle la réception musicale est souvent plus immédiate et spontanée que celle du texte théâtral. La musique rythmera donc les entrées et les fermetures des variations, ouvrant la voie à l'humour, dans une scénographie qui se mettra en place à chaque tableau, de façon presque semblable, jouant sur de légers décalages de l'espace. Pour mieux se concentrer sur le texte et ces « motifs musicaux érotico-nobles » que vivent les personnages selon Gaëlle Hermant, qui espère bien en faire éprouver autant aux spectateurs.

DANSE DE MÀ
d'Ivan Viripacov,
mise en scène
Gaëlle Hermant,
au TCF de 5 au
22 novembre,
à La Cigale.
Théâtre National
du Nord de la
17 au 20 février
2021

la terrasse

Danse Delhi d'Ivan Viripaev, mise en scène de Gaëlle Hermant

La metteuse en scène Gaëlle Hermant s'attaque à l'écriture musicale et corrosive d'Ivan Viripaev. Une pièce en sept variations autour de la mort et de l'amour. Explications.

Publié le 23 octobre 2020



© Gaëlle Hermant met en scène Danse Delhi au TGP © Guillaume Chapeleau

Est-ce difficile de résumer une pièce d'Ivan Viripaev ?

Gaëlle Hermant : Oui. Parce qu'Ivan Viripaev aime perdre les spectateurs pour mieux renouveler leur écoute et les tenir en haleine. Dans *Danse Delhi*, il propose sept variations sur la même pièce. Ses personnages, réunis dans une salle d'attente d'hôpital de quartier, apprennent à chaque fois la nouvelle d'une mort. Et à chaque fois, Viripaev répète la même action en la transformant, en nous propulsant dans un nouvel espace-temps. Même s'il s'agit d'un deuil, il crée une comédie avec une belle mécanique de jeu, des quiproquos, des personnages qui ne se comprennent plus, en proie à leurs problèmes, leurs refoulements...

D'où vient le titre ?

G.H. : L'un des personnages, Catherine, une ex-danseuse de ballet, s'est rendue en Inde, où, sur un marché, elle dit avoir découvert toute la misère du monde. Elle s'est alors brûlée avec un morceau de fer chauffé à blanc pour partager cette douleur. A partir de cette situation, elle a créé une danse, *Danse Delhi*, dont tout le monde parle comme d'un moment sublime. La pièce traite du rapport de l'humain à la douleur, de sa capacité à éprouver de la compassion, et du rôle de l'art dans un tel contexte.

« La pièce traite du rapport de l'humain à la douleur, de sa capacité à éprouver de la compassion. »

Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter ce texte ?

G.H. : La construction dramaturgique m'a beaucoup séduite. Par ailleurs, je suis issue d'une famille de médecins et j'ai souvent réfléchi à ce parallèle entre la médecine et le théâtre, à propos de l'écoute de l'autre, de la question de la compassion. La dimension intergénérationnelle de cette pièce m'intéresse aussi. De même que la dimension musicale du texte, écrit comme une véritable partition.

Quels seront les axes de direction de votre mise en scène ?

G.H. : Des morceaux de musique créés par Viviane Héлары viendront ouvrir chacune des sept pièces. L'objectif est de mettre en place pour chaque version une couleur, une rythmique, qui influenceront la suite. Chaque morceau crée une respiration permettant au spectateur de s'ouvrir à de nouveaux possibles pour la variation suivante. Sur scène, on modifiera les perspectives au cœur d'un labyrinthe coloré, où les sept personnages, six femmes et un homme, deviendront de plus en plus flous.

Propos recueillis par Eric Demey.